

Andreas Pečar, Die Masken des Königs. Friedrich II. von Preußen als Schriftsteller, Frankfurt a. M./New York (Campus Verlag) 2016, 235 S., ISBN 978-3-593-50532-9, EUR 29,00.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Isabelle Deflers, Freiburg

Les jubilés donnent l'occasion pour une vingtième fois sur le métier de remettre l'ouvrage mais parfois la lumière projetée sur celui-ci fait apparaître une image jusqu'ici inconnue ou encore mal identifiée. C'est exactement le mérite du livre d'Andreas Pečar, qui a su profiter de l'engouement débordant provoqué par le 300^e anniversaire du »Grand Frédéric«¹ fêté pratiquement partout en Allemagne au cours de l'année 2012, pour reprendre une fois de plus les textes si souvent cités du »roi philosophe«² tout en les examinant sous un angle nouveau: celui de la mise en scène, des rôles joués et des images propagées par la plume royale; et même si la méthode n'est pas complètement expérimentale, elle reste originale et osée quand il s'agit de donner une nouvelle interprétation des écrits déjà si connus de ce roi de Prusse. Dans le même esprit que la biographie de Jürgen Luh, qui explique les grands événements de la vie du monarque par sa dévorante volonté de gloire, Pečar met en lumière les différentes stratégies rhétoriques et par ce biais les objectifs politiques poursuivis par le roi au cours de sa vie, variant selon les rôles qu'il eut à remplir et selon les publics auxquels il s'adressa. Dans chacun des rôles qu'il dut incarner, que ce soit en tant que roi, philosophe ou chef de guerre, Frédéric n'a laissé à personne d'autre le soin d'élaborer son image; il se fit donc écrivain, historien, poète, épistolier, compositeur, tacticien militaire et bien sûr philosophe.

Pečar n'explique pas ces différents rôles comme reflétant les soi-disant »contradictions«³ à la fois de son caractère et de son règne; il les resitue dans le cadre de leur apparition sur la scène publique afin de souligner les intentions poursuivies par leur auteur dans chacun de ses rôles. Il choisit pour cela d'étudier les textes destinés par le roi à être lus par ses contemporains ainsi que les ouvrages destinés à la postérité, dont le but était de refléter les événements de son règne exactement tel que lui-même, principal acteur de l'histoire de son temps, les avait vécus.

Ainsi s'explique la correspondance du jeune Frédéric, à l'époque encore Dauphin à petits moyens, reclus au domaine de Rheinsberg, avec Voltaire, comme moyen de se mettre en scène en tant que »philosophe sur le trône«. En se faisant louer par le plus célèbre des »philosophes«⁴ de son temps, le petit prince brandebourgeois réussit à se faire connaître dans toute l'Europe comme le futur »Marc Aurèle«⁵ des temps modernes. C'est d'ailleurs pour être admis en tant que philosophe dans le cercle des hommes éclairés que Frédéric rédigea l'»Anti-Machiavel«⁶ en 1739. Or, lorsque l'année d'après il monta sur le trône, ses ambitions politiques prirent le dessus et les nouvelles perspectives que lui

offrirent à la fois son nouveau pouvoir royal ainsi que le décès de l'empereur Charles VI en octobre de la même année guidèrent les graves décisions qu'il prit alors. Ainsi, le public visé et l'objectif poursuivi dans les années 1730 par le prince-philosophe ne correspondaient plus du tout à son nouveau rôle de roi. C'est pour ne pas passer pour un hypocrite que Frédéric tenta – sans succès, comme nous le savons – d'interdire la publication de son »Anti-Machiavel«, afin de paraître désormais, à partir de l'entrée de ses troupes en Silésie en décembre 1740, dans son nouveau costume de chef de guerre.

Pečar poursuit sa démonstration en analysant le rôle d'historien revêtu par le roi en vue de fixer – pour un grand public et surtout pour la postérité – ses succès politiques et militaires. En effet, Frédéric II rédigea ses »Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg« dans le but non seulement d'écrire l'histoire de sa dynastie tel qu'il souhaitait la voir transmise aux générations futures, mais aussi – et surtout – de se démarquer de ses prédécesseurs en se mettant en scène comme le prince le plus accompli des Hohenzollern.

Après un chapitre sur le rôle revêtu par les poèmes rédigés et offerts par le roi à un petit cercle intime afin d'entretenir son image de roi philosophe et attiser la curiosité de ses contemporains, Pečar s'interroge ensuite quant au rôle joué par ses satires, ses libelles et ses traités comme instruments de politique extérieure. Le roi ayant bien compris l'importance de l'opinion publique à son époque, a su avec adresse l'influencer en sa faveur. En ironisant sur le rôle politique des maîtresses de Louis XV ou sur la sournoiserie du clergé polonais, il chercha non seulement à se distinguer des autres monarques par ses Lumières, mais aussi à justifier son expansion territoriale ainsi que les guerres qu'il mena contre ses voisins.

Dans ses écrits militaires, Frédéric II semble avoir revêtu le rôle de roi connétable, placé en tête de ses troupes, afin de donner l'exemple et de stimuler l'abnégation de ses soldats. Cette mise en scène a porté d'ailleurs ses fruits: on a fait du roi de Prusse un grand chef de guerre qui, en dirigeant lui-même ses soldats, les a conduits à la victoire. Les officiers français ont fait de lui le pionnier de l'art militaire moderne et ont beaucoup contribué à lui faire revêtir le costume du héros qu'ils auraient eux-mêmes voulu avoir à la tête de leur armée. Cependant les critiques ne manquaient pas non plus et afin d'affirmer son autorité auprès de ses officiers, Frédéric II recourut une fois de plus à sa plume en décrivant lui-même ses exploits militaires. La mise en valeur de ses talents dans la retranscription de ses batailles lui permettait d'asseoir son autorité et de prétendre que tous les succès militaires remportés par les troupes prussiennes ne relevaient que de son unique mérite personnel. Les lettres qu'il rédigeait à ses amis lors de ses campagnes lui permettaient une fois encore de leur faire jouer le rôle de multiplicateurs en ce qu'ils diffusaient dans l'opinion publique l'image d'un roi aux qualités exceptionnelles. Il avait d'autant plus besoin d'eux qu'au sein de son armée, sa mise en scène ne semblait pas convaincre ses officiers. Son image de »père de la tactique moderne« fut finalement un grand succès aux XIX^e et XX^e siècles.

Alors que le concept d'«absolutisme éclairé» semble désormais unanimement remis en cause par les historiens, Pečar montre dans son dernier chapitre l'accent mis sur le rôle de Frédéric II en tant que «Patriot King». La Prusse, qui par son mode de fonctionnement, aurait du être considérée comme un régime despotique, semblait ne devoir son salut qu'aux seules vertus de son roi qui, imprégné du modèle de la république d'Athènes, déclarait n'avoir à cœur que le bien-être de ses sujets et de son pays. Ainsi, une fois de plus, ses réflexions politiques devaient contribuer uniquement à mettre en lumière les seules qualités de ce souverain.

Finalement, quelque soient les genres auxquels Frédéric se consacra, il semble n'avoir été guidé que par sa volonté d'élever lui-même un monument à sa propre gloire. L'expertise d'Andreas Pečar n'étant plus à prouver, son analyse est convaincante; et même si on a parfois la sensation d'un procès à charge, cette étude donne à réfléchir sur l'instrumentalisation des élites et les modes d'influence de l'opinion publique – thèmes qui, à l'ère des réseaux sociaux, sont plus actuels que jamais.